

Les repas dans la Bible

Plan :

1ère rencontre - Les repas dans la Bible.

2ème rencontre - Parcours biblique sur la nourriture.

3ème rencontre - La Pâque Juive.

4ème rencontre - Les repas dans le Nouveau Testament.

1ère rencontre - Les repas dans la Bible

MANGER, UN ACTE SACRE ?

Après tout, pourquoi y a-t-il tant de moines sur les boîtes de fromage ? Pourquoi tant de vignobles portent-ils des noms de saints ? Pourquoi tant d'abbayes productrices de bières, de fromages, de liqueurs, de bonbons, de gâteaux, de chocolats et autres pâtes de fruits ? Pourquoi tant de bons religieux inventeurs d'élixirs en tous genres ? Mais aussi, pourquoi tant de mentions de repas dans l'Évangile ? La réponse paraît simple : c'est, bien sûr, parce que la nourriture est quelque chose de vital. Mais il faut aller plus loin : parce que c'est vital, parce que le boire et le manger sont, à toutes les époques, et en tous lieux, des éléments essentiels de la vie humaine, le boire et le manger sont très souvent intimement liés au sacré, et ce, dans toutes les religions.

Manger ensemble : le partage de la table crée entre les convives une communauté d'existence. Ce repas peut aussi avoir un caractère sacré, dans les religions païennes comme dans la Bible. Et on peut, en quelque sorte, s'asseoir à la table des démons ou à celle de Dieu : chacun réalise la communauté d'existence qu'il veut, avec Dieu ou avec les puissances d'en bas. Un exemple dans le Premier Testament de repas sacré d'alliance avec Dieu: Ex 24,7-11. Bien plus tard, on retrouvera cette notion de « repas d'alliance » dans la Cène de Jésus avec ses apôtres. A l'inverse, on trouve l'affaire du veau d'or : Ex 32,1-6.

ET EN FRANCE ?

Mais, pour l'instant, avant d'aller parcourir de plus près le monde biblique, puisque nous sommes en France, restons-y : la France qui aime tant donner des leçons au monde entier, et tout particulièrement quand il s'agit de cuisine, la France qui revendique haut et fort sa laïcité, la France qui a inventé une forme unique en son genre de séparation de l'Église et de l'Etat, la France donc, fait beaucoup dans le religieux quand il s'agit de manger et de boire.

Deux exemples de menu : vous pouvez faire un repas avec, grâce à un brave chanoine dijonnais, un Kir en apéritif (à moins que vous ne préfériez un Cardinal, c'est la même chose mais avec du vin rouge), des coquilles saint Jacques en entrée, du saint Pierre en plat de résistance, du saint Paulin en fromage et un saint Honoré en dessert, le tout arrosé, mettons, d'un vin blanc de st Véran.

Autre menu possible : un verre de saint Raphaël en apéritif, du Jésus en entrée, des pieds de cochon à la sainte Menehould, une salade de capucine, et du saint Nectaire ; pour le dessert, vous avez le choix entre des clémentines, fruit inventé en Algérie par un Père Blanc, frère Clément, et des fruits de la passion, ainsi nommés parce que leurs fleurs figurent de manière paraît-il impressionnante le matériel de la passion de Jésus : la couronne d'épines, les fouets de la flagellation et les trois clous de la crucifixion. Le tout arrosé de st Amour, st Emilion ou st Estèphe ou, si vous le préférez, de st Yorre.

Pour les jours de fête, vous pouvez ouvrir une bouteille de champagne dom Pérignon : grâces soient rendues à ce bon religieux de l'abbaye de Hautvillers qui, au temps de Louis XIV, trouva la solution pour maîtriser et bonifier la fermentation capricieuse du vin des bords de Marne.

Restons, si j'ose dire, en odeur de sainteté, et parlons fromages. La France, dont le Général de Gaulle disait, paraît-il : « comment voulez-vous gouverner un pays qui possède 365 sortes de fromages ? », en réalité, en possède beaucoup plus. Or, beaucoup de fromages ont leur origine et souvent encore leur lieu de production dans des abbayes, comme l'Abondance, le Tamié, le Mont-des-Cats, le Belval, le Citeaux, le Maroilles, le Port Salut, le saint Marcellin, le saint Félicien, le sainte Maure, sans compter le Munster dont le nom vient semble-t-il du mot « monastère ». Faut-il parler du Caprice des Dieux ou du Chaussée aux Moines ?

Côté vignoble, c'est pas mal non plus : nombre de crus de Bordeaux s'appellent saint quelque chose. Pensez aussi au saint Pourçain ou au Châteauneuf-du-Pape (dont le nom vient de la proximité d'Avignon où la Papauté s'installa quelque temps). Et en plus, quand le vin est bon et qu'il flatte le palais, toutes opinions religieuses confondues, tout bon Français s'exclame : « c'est le petit Jésus en culotte de velours »

Côté bières, on pourrait faire une litanie avec les abbayes du Nord de la France et surtout de nos voisins belges : Leffe, Affligem, Chimay, etc. N'oublions pas, à tout péché miséricorde, de citer une très bonne bière qui s'appelle le « fruit défendu », dont Adam et Eve fort peu vêtus ornent l'étiquette. Pour compenser, d'autres étiquettes de bières portent d'ailleurs de très suggestifs portraits de diables.

Et que dire, côté liqueurs, de la Bénédictine ou de la Chartreuse ?

Comme on a l'esprit large, on peut même boire de l'eau : saint Yorre, saint Amand, san Pellegrino, sainte Enimie, saint Georges, sainte Marguerite, il n'y a que l'embarras du choix.

Côté sucreries, c'est la même chose : on trouve des nonnettes et des religieuses, mais aussi, fermons nos chastes oreilles, des pets de nonne. On trouve aussi des galettes saint Michel, ou des pains d'épice en forme de saint Nicolas, que certains enseignants du Nord de la France ont interdit dans leurs écoles au nom de la laïcité, mais ceci est une autre histoire. Il existe également des gâteaux moins connus qui s'appellent le Sacristain, le doigt de la Vierge ou le Jésuite.

Ou n'oubliera pas non plus de mentionner la galette des Rois, les crêpes de la Chandeleur, les cloches et les œufs de Pâques.

Et si avec tout cela vous avez une indigestion, pas de souci, on a de quoi vous soigner avec l'eau de mélisse des Carmes, les gouttes de l'abbé Chaupitre ou la Jouvence de l'abbé Soury.

Mais comme nous sommes un peuple très prévoyant, pour vous faire pardonner vos excès, vous pouvez vous adresser :

à saint Antoine, patron des charcutiers,
à saint Vincent, patron des vigneron,
à saint Amand, patron des brasseurs et cafetiers,
à saint Honoré, patron des boulangers,
à saint Pierre, patron des pêcheurs et des poissonniers,
à saint Laurent, patron des rôtisseurs,
à saint Michel, patron des biscuitiers,
à saint Nicolas, patron des confiseurs, etc.

DANS LA BIBLE ...

Plus sérieusement, la nourriture en général et les repas en particulier jouent un rôle prépondérant dans l'histoire humaine et donc dans l'histoire biblique. Du fruit cueilli par Adam et Eve (dont la Bible n'a

d'ailleurs jamais dit que c'était une pomme) au repas de l'eucharistie, en passant par la manne au désert et les noces de Cana, beaucoup de moments décisifs se jouent autour d'un repas. Combien de fois ne voit-on pas Jésus partager le repas de gens très différents, de la famille de Lazare à une table de pharisien en passant par Zachée ou Lévi les publicains. Ce sera d'ailleurs un des points de friction entre Jésus et les religieux de son peuple : Mc 2,13-17, Mt 11,18-19.

Notons aussi que le récit de la multiplication des pains et du gigantesque repas qui en découle est le texte le plus fréquent des quatre Évangiles, puisqu'on en trouve pas moins de six narrations : 2 chez Matthieu, 2 chez Marc, 1 chez Luc et chez Jean.

Nous allons donc, au fil des rencontres, essayer de mieux comprendre tout cela. Nous irons dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, en passant souvent de l'un à l'autre. Nous regarderons de près le sens de la Pâque juive pour mieux voir ce que le Nouveau Testament apporte de radicalement neuf dans l'eucharistie ; nous découvrirons quelques coutumes de repas à sens religieux à travers le monde ; et nous nous attacherons particulièrement à la messe.

LA NOURRITURE AUX TEMPS BIBLIQUES

Et d'abord : qu'est-ce qu'on mange ? Commençons par regarder comment les repas se passaient au quotidien dans le monde biblique.

Bien entendu, ce que je vais décrire ici est surtout vrai à partir du moment où Israël s'est sédentarisé, à partir du moment où les tribus revenant d'Égypte ont commencé à s'installer de manière un peu plus stable et un peu plus durable, autrement dit à partir du X^e s. Et comme, contrairement à notre époque, en ces temps-là les choses de la vie courante évoluent assez lentement, ce sera, en gros, le quotidien que connaîtra Jésus. Avant cette sédentarisation, au temps de l'errance des tribus nomades, il faut évidemment imaginer une vie et donc une nourriture encore plus simple et fruste.

LA CREATION EST BONNE

Il faut d'abord dire que la religion juive est une religion très réaliste, très proche des réalités de la vie de chaque jour. Son point de départ est une conviction de foi : la création est bonne : *et Dieu vit que cela était bon*, répète le poème de la Création au livre de la Genèse. Dans toute la Bible, monte le chant d'action de grâce pour le créateur : Ps 65,10-14 ; 104,15.27-28. Les choses et les gestes les plus humbles de la vie sont sacrés parce qu'ils entrent dans le plan de Dieu. Un exemple : la Loi d'Israël exigeait de réciter une prière avant et après les repas. On demande à Dieu ce dont on a besoin : Pr 30,7-9. Les biens matériels ne sont pas méprisables, puisqu'ils viennent de Dieu, mais l'homme doit s'en souvenir. Ce que l'homme possède, il le doit à Dieu, et l'abondance matérielle doit être prise comme un signe de bénédiction de Dieu. Regardez comment Dieu récompense Job de sa fidélité dans l'épreuve : en multipliant ses biens (Jb 42,10-15). Chez les prophètes, l'annonce d'un temps de paix et de joie après des temps d'épreuve, prend bien souvent des images de banquet : par exemple, chez Joël : *vous mangerez à satiété, vous louerez le nom du Seigneur votre Dieu, qui a agi merveilleusement pour vous* (Jl 2,26) ; *Ce jour-là, les montagnes dégoulineront de vin nouveau, les collines ruisselleront de lait, dans tous les ruisseaux de Juda les eaux couleront* (Jl 4,18)

Mais **que mangeait-on aux temps Bibliques ?** Une nourriture simple, modeste. Connue depuis très longtemps au Moyen-Orient, le pain constituait l'essentiel de l'alimentation. Cela restera vrai dans beaucoup d'endroits et jusqu'à une époque récente : n'oublions pas qu'une des raisons de la prise de la Bastille en 1789 fut une augmentation telle du prix du pain que les pauvres ne pouvaient plus se nourrir. En hébreu, « manger son pain » signifiait « prendre un repas ». Il fallait donc traiter le pain avec respect : même si le pain durci servait parfois d'assiette, il était par exemple interdit de poser de la viande crue ou une cruche sur le pain, ou de placer un plat chaud à côté ; il était encore plus interdit de le jeter : on devait ramasser les miettes « à partir de la taille d'une olive ». On ne coupait pas le pain : on le rompait. Pensez aux paroles de la messe :

Jésus prit du pain, et après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit (Mt 26,26).

Le pain n'était pas le même pour tous : les pauvres mangeaient du pain d'orge, les riches du pain de froment, toujours broyé entre deux meules de pierre, ce travail étant souvent celui de la femme.

Les grains de blé pouvaient aussi être rôtis, et servir de garniture à la viande. Broyés un peu gros, cela donnait l'équivalent de la polenta savoyarde ou du couscous des Arabes. On en faisait aussi des gâteaux, parfumés à la menthe, ou au cumin, et même, eh oui, à la sauterelle. Existaient aussi les beignets de farine et de miel frites à la poêle, ce qui n'est pas sans rappeler certaines pâtisseries orientales d'aujourd'hui. Et l'on savait déjà faire des sortes de bonbons parfumés à la rose ou au jasmin, l'équivalent des loukoums d'aujourd'hui.

Au lait de vache on préférait celui de chèvre ou de brebis. Quant au miel, il avait une grande place dans l'alimentation, puisqu'il servait de sucre.

En revanche, l'œuf était quasiment inconnu : on n'en parle pas une seule fois dans l'Ancien Testament, et une fois (dans la bouche de Jésus) dans le Nouveau Testament.

Les légumes aussi avaient une grande place : fèves, lentilles (qui ont rendu Esaü célèbre !), mais aussi les salades, les concombres, les oignons.

On mangeait peu de viande : c'était un aliment de luxe réservé aux grandes fêtes ou aux familles les plus riches. Le veau gras pour les grandes circonstances, l'agneau pour les fêtes religieuses, et plus ordinairement le chevreau, le pigeon, mais aussi la gazelle, la caille et la perdrix. Mais c'était surtout le poisson qui nourrissait le petit peuple, mangé le plus souvent grillé ou séché. Si bien que la base du menu habituel, et souvent le menu tout court, était composée de pain et de poisson. On retrouvera bien sûr cela dans les Évangiles : multiplication des pains, repas du Christ ressuscité ...

Plus exotique pour nous, on mangeait beaucoup de sauterelles : pensez à Jean Baptiste : *il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage (Mt 3,4)*. Cuites à l'eau avec du sel, comme des crevettes, séchées ou confites dans le miel ou le vinaigre, ou bien réduites en poudre pour parfumer des galettes. Tout cela était cuisiné avec beaucoup d'épices : le sel, venant des bords de la Mer Morte, mais aussi cumin, câpres, coriandre, safran, etc.

Le beurre étant quasiment inconnu, tout était évidemment cuisiné à l'huile d'olive, qui servait aussi en médecine.

Enfin, une grande place était donnée aux fruits : melons, grenades et dattes, figues et raisins dont Jésus parlera souvent, mais aussi les fruits secs grillés : amandes, noix, pistaches.

La religion contrôlait soigneusement tout cela : l'agneau devait être rôti aux ceps de vigne, et surtout il y avait des interdits alimentaires absolus : le porc bien sûr, mais aussi d'autres : Lv 11,1-23. Et les gestes les plus simples étaient aussi très réglementés : Lv 11,29-35.

Le sang étant le symbole de la vie, il était évidemment impensable de manger la chair d'un animal qui n'aurait pas été saigné : c'est la viande kasher : Lv 17,10-14.

Manger c'est bien, mais il faut aussi boire. On buvait de l'eau bien sûr, mais aussi du lait, ou du vinaigre plus ou moins rallongé avec de l'eau (pensez au Christ en croix : *quelqu'un courut, emplit une éponge de vinaigre, et la fixant au bout d'un roseau, il lui présenta à boire (Mc 15,36)*). On trouvait aussi des jus de fruits plus ou moins fermentés (il fait chaud) et même la schechar, une sorte de bière à base de mil et d'orge, qui paraît-il n'était pas sans rappeler la cervoise chère à Obélix et à ses amis Gaulois.

Mais la boisson par excellence était le vin. Il était sacré puisque, sans aucun doute, c'est Dieu qui avait inspiré Noé, premier viticulteur de la Bible. Ce bon Noé fut d'ailleurs le premier ivrogne identifié de la création : Gn 9,20-27. L'Ancien Testament cite le vin 141 fois, ce vin source de joie : *le vin réjouit le cœur des humains en faisant briller les visages plus que l'huile. Le pain reconforte le cœur des humains* (Ps 104,15). Il peut être la meilleure et la pire des choses : Si 31,25-31. Il y a même de descriptions assez réalistes de l'alcoolisme : Pr 23,29-34. Comme on n'ignorait pas les conséquences d'une consommation excessive de vin, il était interdit aux magistrats qui allaient rendre la justice et aux prêtres en fonction : Lv 10,8-11.

La vigne était le symbole d'Israël, pensez aux paraboles de Jésus sur les vigneron. Le vin était donc lui aussi l'objet de nombreuses prescriptions rituelles.

C'était semble-t-il uniquement du vin rouge, sans doute assez épais, riche en alcool et en tanin. On le servait donc toujours mélangé avec de l'eau. Il était conservé soit dans de grandes jarres, soit dans des outres faites de peaux de chèvre tannées et fermées par une cheville de bois. Là encore, ces outres serviront à Jésus pour développer une parabole.

A TABLE ...

On prenait volontiers les repas dehors, dans la cour qui servait à mille choses. On s'installait au moment du repas : on n'a pas retrouvé en Palestine ce qu'on a retrouvé par exemple à Pompéi, des « salles à manger » permanentes. Le peuple ne prenait souvent que deux repas par jour, un tôt le matin avant d'aller au travail, un le soir une fois le travail terminé.

Pour les repas de grande cérémonie (noces par exemple) les esclaves et les servantes transmettaient l'invitation, et l'habit de fête était de rigueur (là encore, on retrouve cela dans les paraboles de Jésus). Le maître de maison veillait à ce qu'on aie lavé les pieds des invités, lesquels devaient se laver les mains et surtout la droite, qui servait à prendre les aliments. Dans les très grands festins, l'usage était de parfumer la tête des invités de marque.

Très longtemps on a mangé assis, jamais debout, mais au temps de Jésus l'influence de la mode gréco-romaine avait introduit le repas couché sur des coussins, où on s'appuyait sur le coude gauche pour manger de la main droite : pensez aux préparatifs du dernier repas pascal de Jésus avec ses apôtres : *vous trouverez à l'étage une grande pièce garnie de coussins ; faites-y les préparatifs* (Lc 22,12). Le Siracide explique très bien les choses : 31,12-21. Quand il y avait des invités, le maître de maison ou le maître du repas les servait lui-même : *Jésus prit la bouchée qu'il avait trempée et la donna à Judas Iscariote, fils de Simon* (Jn 13,26). Bien entendu, la fourchette n'existait pas. En guise d'assiettes, des coupes larges en métal étamé (jamais en terre, c'était impur) ou de simples galettes de pain dur. Chez les gens riches, on trouvait de la vaisselle d'argent ou d'or, des cuillers d'ivoire ou de bois rare, et les romains avaient introduit l'usage de la louche.

Les repas des plus pauvres se composaient généralement de pain d'orge, d'olives, de sauterelles et de fruits. Les gens un peu plus aisés ajoutaient du poisson, ce qui a dû être le quotidien de Jésus. En montant encore un peu dans l'échelle sociale, on trouvait d'autres mets sur la table, par exemple du chevreau, des gâteaux et du vin.

C'est dans ce quotidien que Jésus, on l'a évoqué, puisera beaucoup d'images pour ses discours et paraboles.

Mais avant d'en arriver à l'Évangile, faisons à présent un long détour par le sens sacré des repas dans l'Ancien Testament.

PARCOURS BIBLIQUE sur la NOURRITURE

Commençons par le commencement : tout débute au jardin d'Eden. Tout ce qui est beau et bon existe là : Gn 2,9. Mais il y a une limite : Dieu met un frein à l'appétit des hommes, au désir de tout dévorer, de tout goûter : Gn 2,16. Accepter la Parole de Dieu sur la nourriture, c'est accepter une loi qui me rappelle Sa présence : le jardin et ses fruits sont offerts à l'homme, mais dans ce jardin la Parole de Dieu, elle aussi, est vie, est nourriture. On connaît la suite de l'histoire : en mangeant du fruit défendu, en voulant dévorer ce qui appartient à Dieu, l'homme et la femme s'éloignent de leur vocation et de leur proximité avec Dieu.

BENIR ...

Ainsi, manger n'est pas anodin, il y a une manière de manger qui respecte Dieu, et ce jardin, mais aussi ce que nous sommes. Il y a une manière de manger qui, en voulant tout absorber, apporte la souffrance et la mort. La leçon pour nous est d'apprendre à manger en bénissant Dieu, en n'oubliant pas le donateur. C'est le sens du « benedicite » avant le repas et des grâces après.

... PARTAGER

On peut vouloir tout accaparer, mais on peut à l'inverse partager son pain avec d'autres, accueillir à sa table, s'asseoir à une même table. Le fait de manger ensemble entrera dans les rituels d'alliance, dans les alliances humaines comme dans l'alliance avec Dieu. Par exemple, avant de se faire un serment mutuel, Isaac et son ancien ennemi Abimélek commencent par un festin : Gn 26,26ss. Accepter de manger et de boire ensemble nous engage les uns envers les autres. Ici, le repas scelle l'alliance entre Isaac et Abimélek. Partager la table de son ancien ennemi, c'est rétablir la paix, la communion.

BIBLIOGRAPHIE

- « Théo », encyclopédie catholique, Droguet et Ardant – Fayard
- Hélène Renard et Isabelle Garnier : « La cuisine du bon Dieu », Presses de la Renaissance
- C.N.P.L. : « 59 questions sur l'eucharistie », Guides « célébrer », éd. du Cerf
- Daniel Rops : « la vie quotidienne en Palestine au temps de Jésus », éd. Hachette
- Revue « points de repère » N° 207 Oct 2005 : « mieux vivre l'eucharistie »
- Solange Navarro : « la nourriture dans la Bible », Revue « Christ source de vie », N° 368 à 376
- Vocabulaire de Théologie Biblique (V.T.B.) éd. du Cerf
- André Pons : « l'Évangile de st Jean », Revue « Christ source de vie », N° 314
- « Notre pain quotidien », Revue « Christ source de vie », N° 306
- Notes des Bibles T.O.B. et Bible de Jérusalem

2ème rencontre - Parcours biblique sur la nourriture

ACCUEILLIR

Dans le monde biblique, le repas est signe de politesse, d'hospitalité : Gn 18,1-8.

Le repas est aussi signe de réjouissance lors de la visite d'un parent : *Ragouël tua un mouton du troupeau et on leur fit une réception chaleureuse. On se lava, on se baigna, et on se mit à table. Tobie dit : « frère Azarias, et si tu demandais à Ragouël de me donner Sarra ? » Ragouël surprit ces paroles et dit au jeune homme : « mange et bois, ne gâte pas ta soirée, parce que personne n'a le droit de prendre ma fille Sarra si ce n'est toi, mon frère »* (Tb 7,9-10). Les choses essentielles et les liens privilégiés entre les personnes vont donc se décider à la faveur d'un repas.

L'abondance est le signe de la bénédiction de Dieu : *va, mange avec joie ton pain et bois de bon cœur ton vin, car Dieu a apprécié tes œuvres* (Qo 9,7). Mais trop de luxe peut mener au châtement : on raconte que la reine Judith put tuer l'ennemi de son peuple, le roi Holopherne, parce que celui-ci avait trop festoyé avec ses amis : *ils allèrent se coucher, fatigués par l'excès de boisson, et Judith fut laissée seule dans la tente avec Holopherne effondré sur son lit, noyé dans le vin* (Jdt 13,1-2) Judith saute sur l'occasion et saute aussi sur l'épée du roi : elle lui tranche la tête qu'elle ramène triomphalement à son peuple. C'est une forme biblique de féminisme ! Charmante époque ...

Les sages vont donc édicter des recommandations et des règles de tempérance, de prudence. On les trouvera notamment dans le livre des Proverbes. Par exemple : *le vin est moqueur, l'alcool tumultueux ; quiconque se laisse enivrer par eux ne pourra être sage* (Pr 20,1). Mais surtout, les sages prédisent le malheur de celui qui ne respecte pas les lois de l'hospitalité ou trahit les liens créés par la communauté de table. Exemple : Pr 23,6-8. La situation la plus cruelle est d'être trahi par celui qui mange à la même table : *même l'ami sur qui je comptais, et qui partageait mon pain, a levé le talon sur moi* (Ps 41,10). C'est être trahi dans l'acte même qui établit la confiance. A l'autre bout de la Bible, rappelons-nous la trahison de Judas : Jn 13,21-30.

La nourriture a donc une dimension sacrée. Ce sera d'autant plus vrai lorsque les hommes ne pourront plus compter sur eux-mêmes pour se nourrir, et se tourneront vers Dieu : occasion de regarder de près le célèbre mais souvent mal compris récit de la manne.

LA MANNE

On connaît le contexte de ce célèbre épisode du Premier Testament : Le peuple qui, durant des générations, a connu la dure loi de l'esclavage, a quitté l'Égypte ; la libération a eu lieu, Dieu a sauvé son peuple.

Mais la libération n'est pas complète. On le voit bien dans la vie politique de toutes les époques, y compris la nôtre : lorsqu'un peuple sort enfin d'une dictature, il lui faut beaucoup de temps pour s'habituer à la liberté. Il va falloir au peuple hébreu ce long temps d'épreuve et de purification que va être la traversée du désert. Et la question de la nourriture, qui est dans le désert encore plus qu'ailleurs la question vitale, va être l'occasion d'une mise à l'épreuve de Dieu et de ses envoyés, Moïse et Aaron : Ex 15,22-24 ; 16,2-3 ; 17,1-3. Cela sera repris par le Ps 78,16-29. Ce qui ne change d'ailleurs pas forcément le cœur de l'homme : v.32.

Dieu va donc répondre aux récriminations par un double prodige : les caillies et le « pain du ciel », la manne. Selon leurs désirs, les hommes vont avoir de la nourriture en abondance : Ex 16,4-5. Ce pain est don de Dieu, mais il est aussi mise à l'épreuve de la confiance des hommes en Dieu. Car ce pain n'est pas donné une fois pour toutes : il est à recevoir chaque jour : Ex 16,13-21. C'est donc plus qu'une distribution gratuite de nourriture, type « restos du cœur » : c'est comme un rendez-vous de confiance et d'espérance qui a lieu

chaque jour. Plus tard, le Notre Père dira : « donne nous aujourd'hui notre pain de ce jour ». Pas de stock, pas de fausse sécurité, avec l'exception du jour du sabbat : Ex 16,22-30. Ce jour du sabbat remplit deux fonctions :

- la mise à l'épreuve de la confiance,
- mais aussi moment prévu pour donner du temps à la louange. Car ce pain fait connaître Dieu .

Devant l'étrangeté de cette nourriture (Ex 16,31), la vraie question n'est pas celle de sa composition chimique : on suppose qu'il s'agit d'une sorte de pâte émise par des buissons épineux. Quant aux cailles, on pense à ces vols d'oiseaux perturbés par une tempête de sable et qui s'abattent au sol par épuisement. Mais la vraie question telle que la formuleront ceux qui écrivent ce récit, soit bien longtemps après les événements, c'est de savoir quelle est l'origine de cette nourriture, qui est celui qui la donne aux hommes : Ex 16,32.

La manière dont Dieu donne le pain, loin d'asservir ou d'humilier le peuple, manifeste sa fidélité et sa sollicitude envers lui. Au désert, Israël est nourri par Dieu, mais autrement que ce qu'il attendait. Cela dès lors doit amener le croyant à devenir un être de désir : *c'est moi le Seigneur ton Dieu qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte. Ouvre grand la bouche, et je la remplirai !* (Ps 81,11)

Comment vivre dans le dénuement, c'est l'expérience du désert. Mais si la Terre Promise est bien, comme le laisse entendre le livre du Deutéronome, *un pays où ruissellent le lait et le miel* (Dt 11,9), comme le répète à l'envi le texte biblique, *un pays où tu mangeras du pain sans être rationné, où rien ne te manquera* (Dt 8,9), que deviendra la faim spirituelle ? La question est de toute les époques. Vous connaissez sans doute la remarque attribuée au dissident soviétique Alexandre Soljenitsyne au temps du rideau de fer : « je suis effrayé par le manque de faim spirituelle de l'Occident ». Comment garder ou retrouver cette faim spirituelle ?

Pour ce faire, il faut d'abord ne pas oublier d'où l'on vient, ce qu'on a vécu (Dt 8,2). La leçon du désert, c'est de ne pas oublier le pain de la parole : Dt 8,3. La manne, donnée au jour le jour, rappelait à chaque fois la présence de Dieu. Qu'en sera-t-il, dans la conscience des hommes, de cette présence de Dieu lorsque le pain ne sera plus le pain du ciel, mais le pain qui est fruit du travail des hommes ? Ce pain sera-t-il encore perçu comme don de Dieu ? En d'autres termes, que devient la foi lorsque l'homme croit pouvoir se suffire à lui-même ?

La réponse spirituelle réside dans la fidélité de l'homme qui répond à celle de Dieu, et dans le respect de la parole de Dieu. La terre promise a des allures de paradis : Dt 8,7-9. Au milieu de cette abondance, il y a comme un clignotant : ne pas oublier l'expérience du désert. N'oublions jamais d'où nous venons si nous voulons comprendre l'aujourd'hui de nos vies. Au lieu de jalouser les autres, pensons-nous à bénir Dieu pour ce que nous avons ? N'oublions pas l'expérience du passé si nous voulons mesurer la valeur de ce que nous avons aujourd'hui. Nous rejoignons là l'intime de la réflexion biblique : comme la manne était donnée par Dieu, et comme tout bien matériel, la terre est donnée par Dieu. Se trouver rassasié, ne plus connaître la faim ni la peur du lendemain, n'est évidemment pas un mal. Cela ne devient un mal que lorsqu'on oublie à qui l'on doit toute cette richesse. Oublier, c'est refuser de bénir, de reconnaître l'action de Dieu : Dt 8,10. Il faut donc manger, mais toujours en bénissant : Dt 8,11. Ne pas oublier l'expérience du désert, sans cela le cœur peut se corrompre : Dt 8,12-18. L'expérience du désert est donc vitale, et Jésus y fera référence : Mt 4,3-4.

QUELQUES MOTS A PROPOS DE L'EAU ...

Ce qui est vrai du pain, de la nourriture, est également vrai, on ne s'en étonnera pas, de la boisson et de l'eau en particulier. C'est une évidence, l'eau est une richesse extrêmement précieuse dans ce Moyen Orient où le désert est omniprésent. Cette richesse est souvent source de conflits. On voit par exemple Moïse protéger les filles du prêtre de Madiân contre les bergers qui veulent les empêcher de ramener de l'eau pour le troupeau de leur père (Ex 2,16-20). Ce geste chevaleresque, d'abord honoré par un repas, vaudra d'ailleurs

à Moïse de recevoir en cadeau une des filles en question (v. 21), comme quoi la vertu est parfois récompensée ...

Une des raisons du conflit entre Isaac et Abimélek était la propriété des terres mais surtout des nappes d'eau qu'elles comportaient : les puits sont des lieux très importants (pensez au puits de Jacob). On ne dit d'ailleurs pas assez que la question de la propriété et de la maîtrise de l'eau est un des enjeux vitaux du conflit israélo-palestinien aujourd'hui.

Les Psaumes, à leur manière, développent le parallélisme entre la Parole de Dieu et l'eau qui fait vivre : Ps 42,2-3. 63,2 ; 143,6.

CHEZ LES PROPHETES : la parole de Dieu, nourriture pour l'homme

On a vu, dans le Deutéronome, le lien très fort entre le pain et la parole de Dieu. Dans la Bible, cette Parole, c'est beaucoup plus que des mots, c'est beaucoup plus qu'un livre, qu'un texte sacré. La Parole est efficace, elle agit. La Parole est l'agir de Dieu, soit par l'intermédiaire de ses porte parole (les prophètes) soit directement. Dans le grand poème biblique de la création du monde, c'est la Parole qui crée : *Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut ... Dieu dit ... et il en fut ainsi* (Gn 1,3.6.9.11, etc). Pensez au prologue de saint Jean : Jn 1,1-3, 9-11, 14.

On trouve donc la Parole dans des genres littéraires très différents. On va la retrouver liée à la nourriture **chez les prophètes**, et en particulier chez Ezékiel et Isaïe. Au désert, Israël a fait l'expérience de la manne mais aussi de la Parole de Dieu comme nourriture (*l'homme ne vit pas seulement de pain ...*). L'expérience de la Parole que l'on mange, que l'on avale, qui nourrit l'homme, sera aussi celle des prophètes. Et c'est au fond assez logique : comment dire la Parole de Dieu si on ne l'a pas d'abord ingérée, assimilée, ruminée ? Il faut faire sienne une connaissance avant de pouvoir la restituer.

Lors de sa vocation, Ezékiel entend une voix : Ez 2,1-4. Cette voix va ajouter : Ez 2,8. Manger la Parole, c'est accepter d'être nourri et transformé par elle. Ce n'est pas nous qui la transformons, c'est elle qui nous transforme. Cette nourriture est donnée par Dieu et c'est lui qui tient en main la Parole sous forme d'un rouleau : Ez 2,9. Le contenu est solide et inquiétant : 2,10.

Faut-il manger cette Parole-là ? Ne peut-on pas en choisir une autre ? Mais non : Ez 3,1. Le prophète accepte : 3,2-3. Même si les paroles sont rudes, elles portent la douceur de Dieu : 3,3. Dès lors, au milieu de mille difficultés, Ezékiel va aller trouver le peuple d'Israël et, nourri de la Parole de Dieu, il va pouvoir la donner au peuple, quelle que soit la réponse de celui-ci. Cela me fait penser à la réponse de Bernadette Soubirous à je ne sais plus quel ecclésiastique mettant en doute l'authenticité des paroles de la Vierge à la jeune fille : « la dame ne m'a pas dit de vous le faire croire, elle m'a dit de vous le dire ».

Après Ezékiel, venons-en à un autre grand prophète : Isaïe. Le croyant biblique a conscience de l'écart, de l'abîme qui existe entre Dieu et lui : Is 55,8-9. Mais cette distance, au lieu d'écraser le croyant, l'invite à la conversion, car il se produit déjà quelque chose entre le ciel et la terre, le ciel faisant descendre l'eau bienfaisante : 55,10. L'action de l'eau est efficace, et l'auteur développe le parallèle avec la Parole de Dieu : 55,11. Cette eau de la Parole vient vivifier, irriguer l'âme assoiffée, comme disait le psalmiste tout à l'heure. Là encore, on retrouve la foi en l'efficacité de la Parole de Dieu : 55,12-13.

Isaïe va également développer un autre thème qui nous intéresse au plus haut point : celui du festin. L'espérance biblique prend souvent la forme, l'image d'un repas de fête, auquel chacun serait convié. Au peuple désespéré, comme desséché, le prophète lance comme une promesse d'invitation : 55,1-2. La seule condition est celle du désir : il faut reconnaître que l'on a faim et soif. D'ailleurs, sans appétit, sans désir, un repas est fade : quand on n'a pas le moral, même si on mange de bonnes choses, on ne leur trouve aucun goût. Il en est de même dans le désir de Dieu, de la Parole de Dieu. Car, Isaïe insiste, le don est gratuit,

comme l'était le jardin d'Eden. Il est pour tous, y compris celui qui n'a pas d'argent. Mais cette invitation divine a une contrepartie : c'est, si j'ose dire, que l'on n'avale pas n'importe quoi. Il y a des choses qui ne rassasient pas, ou pas longtemps. Ce que Dieu propose nourrit en profondeur. Pour l'obtenir, le mot revient plusieurs fois, il faut *écouter* : Is 55,3. C'est donc bien la Parole de Dieu qui est la nourriture que celui-ci propose aux hommes, pour leur bonheur : *ouvre la bouche, moi je l'emplirai*, dit Dieu (Ps 80,11).

LES REPAS SACRES DANS L'ANCIEN TESTAMENT

La tentation a toujours été grande, pour le peuple d'Israël, de se compromettre avec des cultes païens censés unir l'homme aux forces divines : *le peuple commença à se livrer à la débauche avec les filles de Moab. Elles invitèrent le peuple aux sacrifices de leurs dieux ; le peuple y mangea et se prosterna devant leurs dieux* (Nb 25,1-2) ; Ez 18,5-6.10-11.15 et 22,8-9. Tout acte religieux comportait un repas de sacrifice : 1 S 9, 11-14, et tout repas comportant de la viande avait un caractère sacré : 1 S 14,31-35. Tout cela va d'ailleurs rendre la vie quelque peu compliquée : Lv 10,12ss.

Toujours est-il qu'un objectif essentiel du repas sacré est de confirmer une alliance entre des clans (Gn 26,26-31, texte déjà vu la fois précédente – alliance entre Isaac et Abimélek - ; 31,44-46 et 51-54) ou l'alliance de Dieu avec son peuple : Ex 24,9-11 ; et la grande liturgie de l'assemblée de Sichem : Dt 27,1-8.

Le repas pris en présence de Dieu dans un lieu qui lui est destiné devient une sorte de profession de foi : Dt 12,1-7. On notera que ce repas est une fête joyeuse en présence du Seigneur : Dt 12,17-18 ; 14,23-26. Cette fête doit d'ailleurs être partagée : Dt 14,28-29.

Autrement dit, dans l'Ancien Testament, une fois « épurés » les vestiges des religions païennes, le seul repas sacré est celui qui réunit le peuple dans le lieu choisi par Dieu pour sa présence. Par ce repas, le peuple commémore, dans l'action de grâces, les bénédictions de Dieu, le louant avec ses propres dons. Sur ce point, pour nous, chrétiens, comment ne pas penser aux paroles de l'offertoire : « tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donne ce pain (ce vin) fruit de la terre (de la vigne) et du travail des hommes : il deviendra pour nous le pain de la vie, le vin du royaume éternel ».

3ème rencontre - La Pâque Juive

LES REPAS SACRES DANS L'ANCIEN TESTAMENT

Nous avons vu qu'un objectif essentiel du repas sacré est de confirmer une alliance entre des clans, et que le repas pris en présence de Dieu dans un lieu qui lui est destiné devient une sorte de profession de foi : Dt 12,1-7. Cette fête doit d'ailleurs être partagée : Dt 14,28-29.

Autrement dit, dans l'Ancien Testament, une fois « épurés » les vestiges des religions païennes, le seul repas sacré est celui qui réunit le peuple dans le lieu choisi par Dieu pour sa présence. Par ce repas, le peuple commémore, dans l'action de grâces, les bénédictions de Dieu, le louant avec ses propres dons. Sur ce point, pour nous, chrétiens, comment ne pas penser aux paroles de l'offertoire : « tu es béni, Dieu de l'univers, toi qui nous donne ce pain (ce vin) fruit de la terre (de la vigne) et du travail des hommes : il deviendra pour nous le pain de la vie, le vin du royaume éternel ».

Puisque nous parlons de repas sacré, venons-en maintenant à LA PAQUE JUIVE.

LA PÂQUE

Car elle est le repas sacré par excellence. Historiquement parlant, au départ, il y avait probablement deux fêtes différentes :

- la fête du printemps des nomades : le pain sans levain (donc « neuf » puisque fabriqué sans le ferment obtenu à partir de vieux pain) est consommé à la pleine lune de printemps, pour célébrer l'agnelage et les nouvelles pâtures. Après la sortie d'Égypte, cette fête deviendra la Pâque.

- La fête du printemps des sédentaires : avec le premier coup de faucille est célébrée l'offrande de la première gerbe. Pendant 7 jours on mange du pain « neuf » donc sans levain. C'est la fête des Azymes. Cinquante jours plus tard avait lieu la fête de la moisson qui deviendra la Pentecôte.

Avec la sédentarisation d'Israël, aux alentours du X^e s, ces deux fêtes, celle des nomades et celle des sédentaires, vont peu à peu se mêler, se conjuguer l'une à l'autre. La jonction sera définitive à partir de 622 av. J.C.

Au temps du nomadisme, il y avait différents lieux de culte. A partir de la sédentarisation, toute grande fête exigera de monter au Temple de Jérusalem. Pessah est donc une des trois fêtes dites « de pèlerinage », avec Chavouoth et Soukkoth. En Français, la Bible appelle ces trois pèlerinages : celui des pains sans levain, celui des Semaines et celui des Tentés : Dt 16,16-17. La finale est pour nous très intéressante : *chacun fera une offrande de ses mains selon la bénédiction que t'a donnée le Seigneur* : cela nous renvoie à l'offrande des parents de Jésus au temple, *un couple de tourterelles ou deux petits pigeons*, cela nous renvoie à l'offrande de la veuve au temple : la sincérité spirituelle du don n'est pas proportionnelle au nombre de zéros sur le chèque ...

Les deux autres fêtes de pèlerinage se présentent ainsi :

- Chavouoth a lieu 7 semaines après Pessah : (fête des semaines, Pentecôte, d'abord fête des prémices des récoltes, puis fête du don de la loi au Sinai)

- Soukkoth (fête des cabanes) a lieu à l'automne ; elle était la fête des récoltes, elle est devenue surtout le rappel de la marche au désert

Intéressons-nous de plus près à la Pâque. **Pessah**, fête du printemps et du renouveau, va célébrer l'événement fondateur du peuple : la libération de l'esclavage par la sortie d'Égypte. Pessah était donc d'abord fête des semailles pour les uns, fête des premiers agneaux pour les autres; elle est devenue peu à peu fête de la libération.

Le rite principal de cette fête est le **repas pascal** pris en famille, repas qui comprend invariablement les mêmes aliments de base : l'agneau, les pains azymes, les herbes amères et les quatre coupes de vin.

Cette commémoration a lieu au printemps (mois de Nisan), soit fin mars et Avril : Nb 9,2-3. Les 14-15, c'était la fête de Pessah, et du 15 au 21 fête des Azymes (Ex 12,15-20). Au départ, il s'agissait donc de deux fêtes distinctes, rapprochées ensuite en raison, de la proximité de date. Le lendemain du sabbat de cette semaine des Azymes, on offrait la première gerbe, qui était accompagnée de pains non levés. La tradition Israélite a rattaché ce rite à la sortie d'Égypte, et évoque le départ à la hâte, si rapide que les Israélites ont dû emporter leur pâte avant qu'elle n'ait levé. Dans les différents calendriers liturgiques que l'on trouve dans l'Ancien Testament, ces deux fêtes sont tantôt distinctes, tantôt confondues. N'oublions pas qu'il a fallu près de quatre siècles aux chrétiens pour fixer la date de Noël, davantage pour fixer celle de Pâques, et encore, on n'est toujours pas tous d'accord ...

Après le retour d'exil (édit du roi Cyrus, en 538), la Pâque devient la fête par excellence, dont l'omission entraînerait une véritable excommunication : Nb 9,13. Au fil du temps, la Pâque a évolué, notamment en transformant la vieille célébration familiale en fête du Temple. Le sang ne sera plus versé sur les murs et linteaux des maisons, mais sur l'autel du temple. Le sacrifice de l'agneau ne se fera plus dans les maisons mais au temple. Une sorte de centralisation culturelle ...

Pour cette fête de la Pâque, chaque famille apportait dans l'enceinte du Temple un agneau pour l'immolation, puis se réunissait pour le repas pascal où chacun recevait une portion des aliments traditionnels. On chantait les Psaumes du Hallel (113 à 118 et 136, la grande litanie d'action de grâce), que l'on retrouve d'ailleurs dans les trois grandes fêtes de pèlerinage.

Aujourd'hui comme jadis, les Juifs célèbrent la Pâque par ce repas familial rituel. Au cours de ce repas, à une question posée par l'enfant, le père répond : « je fais cela en mémoire de ce que Dieu a fait pour moi lorsque je suis sorti d'Égypte. Le Seigneur n'a pas délivré seulement nos pères. Il nous a délivrés nous-mêmes avec eux ». Cela signifie que chaque personne doit se considérer comme étant elle-même sortie d'esclavage, étant elle-même libérée par Dieu, et doit lui rendre grâces.

Au cours de ce repas, que mange-t-on ?

On mange essentiellement un agneau, qui doit répondre à des critères bien précis. Un équilibre est requis entre sa taille et le nombre de participants : Ex 12,3-4. L'animal est donc consommé dans le cercle familial, par la famille au sens strict, ou élargie aux proches voisins. Si l'on se préoccupe du nombre de convives, c'est que tout doit être consommé : Ex 12,10. Evidemment, pour nous chrétiens, par contraste, nous pensons à la surabondance de la multiplication des pains ou du vin de Cana ...

Ce souci de ne rien conserver - c'est la même chose pour la manne - signifie, symboliquement, laisser derrière soi la terre d'esclavage. Ce repas est un repas de passage.

L'animal sacrifié répond à d'autres exigences : Ex 12,5. Pourquoi un mâle ? Parce que cet animal rappellera que tous les enfants mâles d'Israël avaient été menacés de mort : Ex 1,15-17, et que les premiers-nés d'Israël avaient été épargnés, tandis que seront frappés ceux de l'Égypte. L'agneau est rôti au feu : Ex 12,8. Ce mode de cuisson permet de ne rien garder, de brûler les restes : repas de nomades...

L'agneau est donc sacrifié, et son sang devient le signe de l'adhésion à Dieu : le sang de l'agneau marque les portes des maisons pour les protéger de la dernière plaie d'Égypte (Ex 12,12-13). Le sang de l'agneau désigne les maisons où la Pâque est consommée : Ex 12,7. Ce repas pascal, s'il est un passage de la

servitude à la liberté, est donc aussi une forme de passage de la mort à la vie pour le peuple.

Mais pourquoi le pain sans levain et les herbes amères ?

Nous savons tous, même si nous ne sommes pas des rois de la boulangerie ou de la pâtisserie ! que le levain fait fermenter la pâte. Mais nous rencontrons aussi, symboliquement, du levain dans le cœur de l'être humain : ce sont les passions qui bouillonnent et fermentent en nous. C'est pourquoi se débarrasser du levain pour ne manger que des pains non levés, c'est chercher à se débarrasser du levain qui est en nous, c'est se préparer intérieurement à la Pâque : Ex 12,15. Saint Paul reprendra très exactement cette symbolique : 1 Co 5,6-8.

Quant aux herbes amères, elles rappellent le goût de l'amertume de l'esclavage. Un goût à ne pas oublier, pour ne pas retomber soi-même en esclavage.

Ce repas a lieu de nuit, à la hâte, dans une tenue particulière qui est la tenue de voyage : Ex 12,11. La nuit évoque l'attente, la veille : il faut veiller pour vivre la rencontre. Ex 12,42. Ce repas est donc le rappel que Dieu seul peut sauver son peuple, et que l'homme doit être prêt. Ce repas de la Pâque est un **mémorial** (Ex 12,14) Il devra être répété, dans ses moindres détails, d'année en année, de génération en génération : Ex 12,24-27. Car la Pâque, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas seulement tournée vers le passé, mais aussi vers l'avenir : puisque Dieu a déjà sauvé, il sauvera encore. Répéter ce repas avec sa symbolique, c'est vivre à nouveau le passage, savoir que l'on a toujours à devenir libre en recevant de Dieu cette liberté.

L'agneau est au cœur de ce repas pascal. Plus tard, les prophéties d'Isaïe (53,2-12) et de Jérémie (11,19) annonceront la venue d'un serviteur de Dieu doux comme un agneau, qui se laissera comme lui mener à l'abattoir, et par qui s'accomplira le dessein de salut de Dieu. Jean Baptiste désignera Jésus comme l'agneau de Dieu (Jn 1,29). Dans l'Apocalypse de Jean (5,6-9 et 12-13), le Christ ressuscité est symbolisé par un agneau égorgé, mais vivant, glorieux et victorieux (14,1.4), et on trouve là aussi le parallèle entre le repas et la Parole de Dieu : 19,7-9.

Il est au passage intéressant de noter que l'agneau est à la fois l'animal à immoler et la nourriture de fête des trois grandes religions monothéistes.

Pâque et l'attente du Messie.

Le peuple fait donc mémoire de toutes les interventions de Dieu par le passé, et notamment de la libération d'Égypte. Il attend une transformation du monde, une nouvelle création (Is 65,17) une victoire totale sur le mal, le Paradis retrouvé (Is 65,25). L'envoyé de Dieu chargé de réaliser cette transformation est le Messie, si bien que chaque nuit pascale ravive dans le peuple juif l'attente de la venue du Messie. Si vous allez dans le 19^e arr. de Paris, quartier à forte population juive, au moment de la Pâque fleurissent des affiches sur les murs et sur les voitures : «Machiah revient ».

Au temps du Christ, certains imaginaient (c'est encore vrai aujourd'hui) ce messie sous des traits guerriers, signe évident d'un nationalisme latent : c'est souvent au moment de la Pâque que s'affirmaient des mouvements politiques (Lc 13,1ss) et que les passions religieuses prenaient se déchaînaient : Ac 12,1-4. A l'époque de Jésus, sous la domination romaine, le pouvoir veille à maintenir l'ordre pendant les fêtes pascales : Mt 26,3-5.

Jésus et la Pâque juive

Au temps de la Pâque, Jésus prononce des paroles et accomplit des gestes qui vont en changer le sens. Schématiquement, il y a quatre axes dans la nouvelle Pâque telle que Jésus la dévoile :

a) *la Pâque du Fils unique*, qui s'attarde auprès du Saint des saints parce qu'il se sait chez son Père : c'est le fameux épisode de Jésus enfant au temple (Lc 2,41-50)

b) *la Pâque du nouveau Temple* : Jésus purifie le sanctuaire : Jn 2,1-17, et annonce que le nouveau Temple sera son corps ressuscité : Jn 2,18-21, 4,20-24 (dialogue avec la Samaritaine).

c) *la Pâque du pain multiplié*, qui sera la propre chair du Christ offerte en sacrifice (Jn 6,48-53).

d) *la Pâque du nouvel agneau*, où Jésus prend la place de la victime pascalle, et institue le nouveau repas pascal : Jn 13,1.

Les évangiles synoptiques vont décrire le dernière repas de Jésus comme un repas pascal, bien qu'il ait lieu la veille de la date officielle : la Cène est prise à l'intérieur des murs de Jérusalem (Mt 26,17-18), le soir (*le soir venu*, Mt 26,20 ; *quant à Judas, ayant pris la bouchée, il sortit immédiatement : il faisait nuit*, Jn 13,30). La Cène est située dans une liturgie qui est celle du repas pascal : *après avoir chanté les psaumes, ils se rendirent au mont des Oliviers* (Mc 14,26). Mais c'est évidemment le repas d'une toute nouvelle Pâque : Jésus greffe l'institution de l'eucharistie sur les bénédictions rituelles ; en donnant son corps et son sang à manger et à boire, il décrit sa mort comme le sacrifice de la Pâque dont il est lui-même le nouvel Agneau, et Jean insiste sur la coïncidence de date : 18,28 ; 19,14.31.42.

4ème rencontre - Les repas dans le Nouveau Testament

Dans l'Ancien Testament, nous l'avons vu, les repas étaient le lieu où se scellaient les alliances : alliances entre les hommes d'une part, entre les hommes et Dieu d'autre part. C'était aussi le lieu où l'on rendait grâce à Dieu pour ses bienfaits, cette action de grâce suivant deux grands axes :

- les bienfaits de la Création : le Dieu créateur
- mais aussi ce que Dieu avait fait et faisait pour son peuple, avec en point de repère permanent le grand moment de la vie de ce peuple : la sortie d'Égypte : Dieu est non seulement créateur, il est aussi, et peut-être surtout, libérateur.

Le repas de la Pâque commémorant cette sortie d'Égypte était donc devenu, au fil des siècles, le repas sacré par excellence. Ce repas de la Pâques, à l'époque du Christ, avait, dans la tête de certains, pris une connotation politique et militaire autant que religieuse : puisque autrefois Dieu avait délivré son peuple de la main des Égyptiens, pourquoi ne délivrerait-il pas à présent son peuple de la main des Romains ?

Quoi qu'il en soit, au temps du Christ, les repas, outre leur dimension utilitaire et quotidienne, rythmaient les grands événements de la vie. Repas des fêtes religieuses, mais aussi bien sûr repas familiaux et amicaux, mariages en particulier. Les repas de mariage avaient une ampleur que l'on imagine mal aujourd'hui. Les noces se faisaient de préférence à l'automne, récoltes rentrées et vendanges effectuées, et grosses chaleurs passées. Les noces duraient généralement sept jours, parfois le double, et on invitait très largement : pensez aux noces de Cana. Il y avait aussi des repas funèbres, mais d'une grande sobriété, et les rabbins, toujours vigilants, fixaient le nombre de coupes de vin que l'on pouvait boire pour noyer son chagrin.

Dans le Nouveau Testament, la fête de ces repas humains va trouver tout son sens lorsque le Christ, l'homme-Dieu, y est présent. Et ce qui saute aux yeux, c'est d'abord que les évangiles nous racontent beaucoup de repas de Jésus, mais c'est aussi et surtout qu'ils racontent la très grande diversité des circonstances et des personnes rencontrées, ce qui était tout à fait inhabituel dans une société au bout du compte très cloisonnée. Quelques exemples :

- Jésus est l'ami que l'on invite à la table familiale (Lc 10,38-39)
- Il est invité au banquet de noces de Cana (Jn 2,1-11)
- Il accepte l'invitation du pharisien Simon, mais il y accueille la démarche de repentance de la pécheresse (Lc 7,36-47)
- Il accepte sans hésitation ni scrupule la table du publicain Mathieu (Mt 9,9-13)
- Il s'invite lui-même chez un autre publicain, Zachée (Lc 19,1-10)

On voit bien que, là encore, Jésus dépasse les rites et les règles de son peuple, avec une ouverture non seulement à des personnes ne faisant pas partie du peuple choisi, mais aussi à des gens méprisés ou marginalisés.

Par sa présence, Jésus donne leur pleine valeur aux repas des hommes. Il ne méprise pas les lois de l'hospitalité, nous l'avons vu avec le repas chez Simon le pharisien (Lc 7,44 ss), mais il va profiter de ces repas pour annoncer sa vision du monde. C'est ainsi qu'il va utiliser le repas de fête pour une série de leçons sur l'humilité : Lc 14,1-24. Il va également prendre l'image du repas pour donner une leçon sur la charité : Lc 16,19-31.

L'Évangile ne dit rien, du moins avant les récits de résurrection, sur les repas de Jésus avec ses seuls disciples. Mais pour lui, le repas partagé, festif, est donc bien plus que la simple réponse au besoin alimentaire de l'homme : le repas est l'image du Royaume que Dieu veut instaurer. Voir par exemple la finale de la parabole du fils perdu et retrouvé : Lc 15,22-32.

UN PETIT PARCOURS DANS L'Évangile DE JEAN

L'Évangile de Jean rapporte beaucoup plus de paroles de Jésus que de gestes. Raison de plus pour s'intéresser à ce qui s'y passe, à travers quelques repas.

1) LES NOCES DE CANA : 2,1-11.

Quelques remarques sur ce récit :

- C'est la première manifestation publique de Jésus, qui vient immédiatement après l'appel des premiers disciples. Elle a lieu le 3^e jour après la promesse faite à Nathanaël (2,1), soit, si on regarde de près la chronologie, 7 jours après le témoignage de Jean Baptiste (1,28) : l'évangile de Jean s'ouvre donc, comme le récit de création du monde, par une semaine. La première semaine de la Création aboutissait à la création de l'homme par Dieu. La première semaine de cette nouvelle Création aboutit à la première manifestation de la gloire de Jésus, l'homme-Dieu (2,11b)

- Cette manifestation a lieu non pas à Jérusalem, mais à Cana de Galilée, Jean le précise 2 fois (vv. 1 et 11), dans cette Galilée méprisée des Juifs de Jérusalem qui appelaient cette région le « carrefour des païens ». D'entrée de jeu, Jésus manifeste que le Temple n'est plus le lieu de la présence de Dieu, et que son message sera universel. Notons au passage qu'immédiatement après cette scène des noces de Cana, l'évangile de Jean rapporte que Jésus montera à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Il chassera les marchands du Temple et annoncera la future inutilité de celui-ci, remettant ainsi en cause de manière radicale le fonctionnement religieux de son peuple.

- Jésus ne méprise pas les fêtes humaines. Il les méprise d'autant moins que le thème des noces, des épousailles, on le sait, est une image fréquemment employée dans la Bible pour évoquer l'alliance de Dieu avec les hommes.

- Une remarque sur Marie : *quoi qu'il vous dise, faites-le* (autre traduction possible : *tout ce qu'il vous dira, faites-le*). Je trouve très beau que ces mots soient les derniers prononcés par Marie : elle désigne son Fils, elle demande de lui obéir, et elle ne dira plus rien ... ce qui ne l'empêchera pas d'être présente jusqu'au bout. Beau témoignage de foi !

- La surabondance : six jarres contenant chacune deux à trois mesures, à 40 litres par mesure, cela fait environ 600 litres ! 600 litres de bon vin pour des gens qui ont déjà vidé toute la cave, cette profusion annonce l'abondance du don de Dieu, thème qui sera repris dans les récits de multiplication des pains.

- La qualité : le vin nouveau meilleur que l'ancien annonce une nouvelle alliance (« le sang de l'alliance nouvelle et éternelle ») infiniment supérieure à l'ancienne.

2) LA MULTIPLICATION DES PAINS : 6,1-15, ET LE DISCOURS SUR LE PAIN DE VIE : 6,32-35.48-58

La multiplication des pains est un repas qui occupe une place à part dans le Nouveau Testament.

D'abord par sa fréquence, unique dans les évangiles : on en trouve six narrations, 1 chez Jean (6,1-15) et chez Luc (9,10-17), 2 chez Matthieu (14,13-21 et 15,32-39) et chez Marc (6,30-44 et 8,1-10).

Par ailleurs, hormis le récit de la passion, il y a très peu de récits communs aux quatre évangiles, et celui-ci en fait partie : c'est dire son importance. Enfin, il occupe une place particulière par la force symbolique que lui donne sa dimension eucharistique.

Nous allons nous intéresser au récit de Jean, car son évangile rapporte peu de miracles de Jésus (7 en tout) : ils sont donc soigneusement sélectionnés.

- Ce récit marque le terme de l'activité de Jésus en Galilée. Il en est donc le sommet, et il va être l'occasion pour les disciples de Jésus de se déterminer par rapport à lui : le suivre ou non : 6,60.66-69.

- Comme à son habitude, l'évangéliste place cet événement dans le cadre d'une fête juive : *c'était peu avant la Pâque qui est la fête des Juifs* (v.4) Il affirme ainsi que Jésus donne un sens radicalement nouveau aux traditions religieuses de son peuple. On lit en filigrane l'opposition entre l'Église et le monde de

la synagogue que connaît Jean lorsqu'il écrit son Évangile.

- Jésus, une fois de plus, manifeste qu'il n'est pas indifférent aux besoins des hommes, mais la suite (le discours sur le pain de vie) rappelle que satisfaire les besoins vitaux est une étape nécessaire mais non suffisante : cf. 6,26-27.

- Jésus sait ce qu'il va faire, mais il met ses disciples (ici Philippe) à l'épreuve : il les amène à réfléchir et à ne pas être de simples admirateurs ou de simples exécutants.

- *Deux cent deniers* : il s'agit d'une somme très importante, puisque le salaire moyen d'une journée de travail était d'un denier. Le disciple est donc très normalement dépassé par l'ampleur de la tâche. Il doit faire tout ce qu'il peut, mais il ne peut pas l'accomplir sans le Christ.

- *Cinq pains et deux poissons* : nous l'avons vu lors d'une rencontre précédente, il s'agit de la nourriture de base des gens simples. On retrouve exactement les mêmes chiffres chez Luc, chez Matthieu (premier récit) et chez Marc (premier récit). La démesure entre la modestie du point de départ et la profusion finale a manifestement marqué les esprits pour que tout le monde se souvienne de ces chiffres des dizaines d'années après, au moment de la rédaction des évangiles.

- *Où trouver de quoi les rassasier de pains, ici, dans un désert ?* Il y a là une référence évidente à la manne. Une fois encore, Dieu va nourrir son peuple, mais pas de manière « anonyme » si j'ose dire : le pain ne tombe pas du ciel, c'est l'homme-Jésus qui manifeste sa divinité.

- Jésus distribue lui-même la nourriture aux convives. Dans les autres évangiles, il donne la nourriture à ses disciples, qui la donnent à la foule : Jean insiste davantage sur le fait que c'est Jésus qui donne et se donne, les autres évangélistes mettent davantage en valeur le rôle des disciples, qui agissent au nom du Christ. Dans les deux cas, on voit bien dans ce récit l'image, la préfiguration de l'eucharistie, avec deux approches complémentaires. Ce lien avec l'eucharistie est également bien marqué par l'action de grâce de Jésus avant la distribution des pains.

- Restent *douze paniers*, soit un par disciple : leur mission se dessine déjà. On sait par ailleurs que le chiffre 12 est le chiffre de l'universalité : ce repas n'est donc pas réservé à quelques-uns.

- Ces restes abondants, comme le vin de Cana, nous dit l'ampleur du don de Dieu.

Cette multiplication des pains prépare ce qui va suivre : on entend presque Jésus nous dire : « moi, Jésus, je peux vous donner du pain à volonté pour nourrir vos corps affamés, je pourrai faire encore davantage et combler une autre faim : la faim du cœur ».

Ce récit va donc trouver sa suite logique et son complément dans le discours sur le pain de vie (vv. 32ss). On y retrouve pour commencer la référence à la manne (v. 31), qui était pour les Juifs un des plus grands prodiges de Dieu.

Jean utilise à six reprises en quelques phrases le mot *chair*, dont 5 fois dans la bouche de Jésus (v. 51-56). Ce mot désigne tout l'être humain, dans toutes ses dimensions, y compris ses faiblesses et le fait d'être mortel. Jean avait déjà utilisé ce mot dans son prologue : *le Verbe s'est fait chair* (1,14). Sans doute un avertissement de l'évangéliste : dès la fin du 1^o siècle, certains affirmaient que Dieu avait fait semblant de s'incarner. Autre mot très réaliste : « manger » qu'on pourrait traduire littéralement « mâcher » (ce que fait d'ailleurs la traduction d'André Chouraqui) : *Celui qui mange ma chair* (v.54). L'insistance est donc mise sur la réalité de l'incarnation.

Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ... il demeure en moi ...il vivra par moi : le pain et le vin de l'eucharistie transmettent à ceux qui les reçoivent la vie-même de Jésus.

En termes d'aujourd'hui, nous pouvons commenter ainsi ce passage un peu ardu :

- Dieu n'est pas qu'un bienfaiteur. Dans le désert, les Hébreux s'étaient davantage attachés à ce qu'ils recevaient qu'à celui qui le leur donnait. Après avoir reçu la manne, l'ingratitude humaine accomplissant son habituel travail d'oubli, ils s'étaient révoltés contre Dieu : c'est l'affaire du veau d'or (Ex 32). Les choses matérielles ne rendent pas l'homme meilleur : elles ne peuvent pas lui donner la vraie vie. Si on ne demande

que des choses matérielles à Dieu, on entre dans l'engrenage du « toujours plus » et de la déception du désir infiniment inassouvi.

- En Jésus, le don de Dieu change radicalement de nature : le pain qui descend du ciel n'est pas quelque chose mais quelqu'un. Ce vrai pain nous communique effectivement la vie éternelle, mais à une condition : celle d'une réponse personnelle de l'homme : croire au Christ. A la fin de cet épisode, Jésus demandera à ses disciples : *et vous, ne voulez-vous pas partir ?* (6,67). Et la réponse de Pierre sera très juste : *à qui irions-nous, Seigneur ? Tu as des paroles de vie éternelle* (6,68)

3) L'APPARITION AU BORD DU LAC : 21,1-14.

Ce récit, qui représente un appendice, un ajout à l'évangile de Jean, se déroule dans ce lieu central que constitue le lac de Tibériade. Comme au tombeau (20,2-10), *le disciple que Jésus aimait* (figure du disciple véritable) est le premier à reconnaître le Seigneur, et il alerte Pierre. On va retrouver les gestes du repas quotidien : le feu de braise, du poisson, du pain. Comme dans le récit de la multiplication de pains, Jésus va solliciter les disciples : *apportez donc ces poissons que vous venez de prendre*. Et les gestes de Jésus, sans parole, vont être les mêmes que lors de la multiplication des pains, qui avait eu lieu, sinon au même endroit, du moins dans le même paysage que les disciples connaissaient par cœur. Les disciples sont invités et partagent la nourriture que leur offre le Seigneur. C'est après le repas que Jésus va poser la question de confiance à Pierre : *m'aimes-tu ?* C'était après le repas de la Cène que Pierre avait trahi Jésus ... Tout se met en place, tout prend sens. Les disciples retrouvent leur environnement habituel, mais transfiguré par la présence du ressuscité.

LES RECITS DE RESURRECTION CHEZ LUC (Lc 24,28-32).

L'invitation des deux disciples est tout à fait conforme aux traditions de l'hospitalité palestinienne, elle n'a rien d'étonnant. Jésus n'a sans doute pas reproduit la Cène, mais ce geste de la fraction du pain est un geste essentiel de la vie de la première communauté chrétienne, et Luc utilise probablement ce vocabulaire eucharistique pour rappeler à ses lecteurs que la *fraction du pain* est un des lieux de rencontre du Ressuscité. Et c'est bien à ce geste que les disciples d'Emmaüs l'ont reconnu : v. 35. Et ce sera un des gestes fondateurs des premières communautés chrétiennes : Ac 2,42.46 ; 20,7.11.

Comme Jean l'a fait (pensons à l'épisode de Thomas), Luc va insister sur la réalité corporelle du ressuscité : 24,41-43. C'est sans doute parce que les lecteurs de Luc, de culture grecque, devaient avoir quelques problèmes avec la résurrection. On retrouvera cela dans les Actes : Ac 17,32.

LA PARABOLE DU FESTIN NUPTIAL (Mt 22,1-14) ET LE FESTIN ESCHATOLOGIQUE

Nous l'avons vu, les festivités duraient plusieurs jours, et ceux qui avaient préalablement été invités devaient attendre que les serviteurs de l'organisateur de la fête viennent les chercher. Les noces, comme souvent dans la Bible, sont ici le symbole de la communion désirée par Dieu avec son peuple, une communion joyeuse.

L'incendie de la ville est peut-être une référence à l'incendie de Jérusalem par les Romains en 70.

Les places d'où partent les chemins (v.9) : il s'agit de lieux à l'extérieur des villes. Ce sont les points de jonction des différentes routes venant de la campagne. Cette expression, dans l'Ancien Testament, a le sens de « limite extérieure d'un territoire ». Autrement dit, l'invitation de Dieu est universelle, comme l'explique le verset suivant.

Mais si l'invitation de Dieu est sans condition et sans limite, elle n'en est pas moins exigeante : c'est ce que signifie l'affaire du vêtement de noce. Notre rencontre autour de l'eucharistie doit nous rappeler que Dieu nous invite à nous préparer, chaque jour, pour le banquet qu'il réserve à l'humanité. Ce banquet est

évidemment au-delà du matériel : Jésus promet ce bonheur à ses disciples : ce sont les Béatitudes (Mt 5,3-12), et tous ceux qui auront répondu par la foi prendront place au festin (Lc 22,30). S'ils ont été fidèles à veiller, le Maître les servira (Lc 12,37 ; cf. Jn 13,4-5).

Dans ce festin éternel, tous seront réunis, mais en même temps ce sera pour chacun le temps du face-à-face intime avec Dieu : Ap 3,20.

Père Philippe BERNARD